

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

Numéro 31-32 (Avril 2002)

L'Encyclopédie en ses nouveaux atours électroniques: vices et vertus du virtuel

Pierre Chartier

Présentation

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Pierre Chartier, « Présentation », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 31-32 | Avril 2002, mis en ligne le 01 septembre 2006. URL : <http://rde.revues.org/index203.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rde.revues.org/index203.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Présentation

Voici donc, quelque peu réorganisés — et nous dirons pourquoi —, les Actes du colloque *L'Encyclopédie en ses nouveaux atours électroniques : Vices et vertus du virtuel*, qu'a organisé notre Société, les 17 et 18 novembre 2000, dans les locaux de l'Université Paris 7 - Denis Diderot.

Déjà, dans la présentation du numéro précédent, nous avons proposé en manière d'avant-première le condensé des plus notables des conclusions rassemblées au cours de ce colloque, en nous appuyant surtout sur l'excellente communication synthétique de Marie Leca-Tsiomis. Ces remarques critiques, précisément étayées et référencées, manifestent le très grand intérêt que la Société Diderot et au-delà, assurément, les dix-huitiémistes dans leur ensemble, portent aux deux versions élaborées dans les dernières années de la décennie 1990 d'*Encyclopédies électroniques* : celle qu'a réalisée pour le web, sous la direction de Robert Morrissey, l'Université de Chicago (ARTFL Project, en collaboration avec l'INaLF) ; et le cédérom établi par la société Redon, de Marsanne, qui depuis lors (si l'on en croit *Le Monde* daté du 15 juin 2001) a été absorbée par le Robert, filiale de Vivendi-Universal Publishing. Nous tenons à remercier une fois encore, pour leur participation constructive à ces travaux, Robert Morrissey et Marc Olsen, de l'Université de Chicago, ainsi que Zina Tucsnak, de l'ATILF, d'une part, et d'autre part Ghislain Geitner, de la société Redon.

Les possibilités intellectuelles ouvertes par ces nouveaux « outils » sont, chacun le sait, impressionnantes. Elles suscitent un espoir à la taille de ces entreprises comme des perspectives entrevues. S'agissant de l'*Encyclopédie*, elles sont également à plus d'un titre exemplaires, tant il est vrai que cet ouvrage de totalisation du savoir, de l'aveu même de ses concepteurs, se présentait comme un « outil » propre à populariser les connaissances, voire un « moyen » de « changer la manière commune de penser », bref un monument du temps des Lumières toujours à reprendre, à perfectionner et à repenser. Les versions numérisées récentes acquièrent de ce fait un statut, et une stature, d'une forte originalité. Elles peuvent à la fois se donner pour le prolongement « naturel », ou du moins légitime, du grand dictionnaire (ainsi que de ses avatars immédiats, produits du zèle des

Mouchon ou Félice) et, le reproduisant, être pourtant autre chose que lui, *un autre texte*, et même un *autre objet* qui, n'étant plus un livre, suppose une lecture et une utilisation toutes nouvelles. Il ne s'agit pas cette fois de seulement poursuivre l'œuvre encyclopédique (ce que fait chaque jour la communauté scientifique, et que les « produits » dont nous parlons réalisent à leur manière), mais également, pour mieux transmettre et analyser les contenus de cet *opus* incomparable, de perpétuer et de prolonger son esprit, d'interroger ses procédures en les reconsidérant au regard de celles que notre temps a mises au point : de servir l'*Encyclopédie*, et la science de l'*Encyclopédie*, en inventant, à partir d'elle-même, une ou plusieurs *Encyclopédies* nouvelles. Voilà une entreprise qui, à tous égards, ne saurait laisser indifférent : qui concerne chaque chercheur, par-delà les spécialités de champ et d'époque.

C'est pourquoi, aux considérations critiques, positives ou négatives, dont nous parlions, le colloque a tenu à joindre des recommandations et propositions précises, concrètes, pour certaines immédiatement réalisables, qui, au nom des « vertus » incontestables de l'opération, veulent remédier à des défauts préoccupants, voire, dans certains cas, à des « vices » de constitution. Pour la plupart également exposées dans le numéro 30 de cette revue, ces propositions n'ont de sens que si elles impliquent la communauté savante dans l'élaboration de perfectionnements indispensables. Aussi bien, les uns — les perfectionnements — comme les autres — les propositions — ne peuvent émaner que de cette communauté même. Cette double implication découle de ce que nous disions plus haut : des relations exemplaires qu'entretient le projet historique encyclopédique et encyclopédiste (celui de Diderot, D'Alembert et de leurs collaborateurs) avec la science et l'image globale de la science qui se déploient aux siècles suivants, et donc notamment avec l'architecture et l'appareil critique soutenant les modernes versions numérisées du dictionnaire. Les apports ou déplacements du savoir appliqués à l'objet *Encyclopédie*, lorsqu'ils donnent lieu à consensus (il s'agit ici essentiellement des travaux de maîtres tels que John Lough, Richard N. Schwab, Frank Kafker, Walter E. Rex ou Jacques Proust), peuvent et doivent être intégrés au nouvel objet *Encyclopédie*, sauf à brouiller son sens par ce qui deviendrait un funeste piétinement ou un pur et simple retour en arrière. De manière analogue et conséquente, les travaux et les réflexions que rassemble le colloque de novembre 2000 méritent d'être médités en vue de l'amélioration de l'outil-objet électronique. Nul ne pouvait raisonnablement croire, en effet, que l'*Encyclopédie*, ouvrage monumental d'une complexité redoutable, pourrait être numérisé de manière parfaitement satisfaisante en un temps limité. Le processus sera long, il y faut un concours de compétences et d'expériences interdisciplinaires et internationales. C'est bien pourquoi il doit être d'autant plus rapidement et plus radicalement engagé, en sorte que

les vertus du virtuel, au service de l'*Encyclopédie* et se servant d'elle, l'emportent sans restes sur ses vices.

Philippe Roger expose avec la plus grande clarté les attendus sociologico-historiques d'une telle urgence dans l'« Avant-propos » qu'il a rédigé en tête des Actes (remaniés) de la Journée internationale d'études qui s'est tenue à l'EHESS le 15 juin 1998, et qui viennent de paraître chez Champion cette année sous le titre *L'Encyclopédie. Du réseau au livre et du livre au réseau* (143 p.). Il y rappelle que l'*Encyclopédie*, livre de savoir, ne saurait être assimilée à un livre de *lecture*, à des chefs-d'œuvre littéraires comme, dit-il, *Madame Bovary* (p. 9). Selon lui, ses « lecteurs » ont dès les origines établi avec le grand dictionnaire trois types possibles de rapports (p. 10-11) : soit des rapports de consultation théorique ou pratique (de savoir), soit des rapports d'adhésion (militante ou idéologique), à l'occasion retournée en détestation-contestation, soit enfin des rapports de possession (ostentatoire), nullement rares dès 1751. La consultation de savoir, ajoute Ph. Roger, propre pour une part à l'âge de sa parution, fait place aujourd'hui à la consultation ou à l'étude savantes, exclusivement (p. 11) : les spécialistes ne s'adressent plus à l'*Encyclopédie* que dans une perspective de connaissance de l'*Encyclopédie* elle-même, ou des questions scientifiques et historiques de tous ordres qui s'y rattachent. Quel lecteur cultivé, de nos jours, feuillette-t-il le grand dictionnaire à ses heures perdues, ou gagnées ? Bien peu, aucun en fait, cela est l'évidence même. La forme-livre paraît, en ce qui concerne l'*Encyclopédie*, si complètement obsolète que Ph. Roger pose comme une évidence que, par suite de ce « rétrécissement historique des usages », « “L'Encyclopédie électronique” a vocation à remplacer purement et simplement le texte auquel elle donne accès » (p. 12).

Que l'on adhère ou non à ce jugement, il convient d'en examiner les termes et les conséquences, et c'est ce qu'ont fait, sans le connaître mais en le développant à leur compte, nombre de participants de notre colloque, notamment, de manière remarquable dans l'optique qu'il s'est choisie, Yannick Séité. Nous sommes au cœur des questions qui nous importent. Pour nous, « remplacer », autrement dit « oublier » le livre, ce serait méconnaître la spécificité du nouvel objet, « produit » d'un autre type. Ph. Roger n'est sans doute pas suspect de suggérer ce « remplacement » qu'il constate ou prophétise. En revanche, deux observations peuvent être avancées à propos de son analyse. La première concerne les planches, partie toujours vivante du dictionnaire, parce qu'elles sont plus que jamais utilisées et reproduites par des professionnels de l'illustration (scientifique, technique, publicitaire, etc.) : leur qualité esthétique, plus encore que documentaire, en est certainement la cause. La seconde remarque porte sur la composition de l'actuel « lectorat » de l'*Encyclopédie*. On ne pouvait pas davantage, en 1998, prévoir le succès que connaissent les cédéroms de l'édition Redon-Universal que faire état des expériences des chercheurs sur

le « produit » ARTFL, peu répandu, tout nouveau alors. En 2001, on ne saurait les méconnaître. Nous devons constater qu'il existe, pour les cédéroms Redon, des acheteurs, également donc, probablement, des lecteurs, ceux que l'on appelle parfois dans le jargon de l'édition les « retraités cultivés », mais aussi d'autres, qui consultent l'*Encyclopédie* sous cette forme nouvelle, chez eux, à loisir et pour un prix modique. Il faudrait se demander quels ils sont, et à quelles investigations ils se consacrent.

Il est donc temps de revenir à l'analyse de Ph. Roger, globalement imparable, et aux conclusions liées qu'elle nous invite à tirer — rejoignant, ce dont nous nous réjouissons, celles du colloque qui s'est tenu à l'automne 2000 dans les murs de l'Université Paris 7 - Denis Diderot. D'une part l'*Encyclopédie*, sous sa forme « livre » ou numérisée, est lue de près aujourd'hui, pour l'essentiel, par des chercheurs formant un secteur fort repérable de la communauté scientifique internationale ; ils la questionnent et la soumettent à leurs enquêtes. Conséquence immédiate, les versions électroniques conviennent parfaitement à ces praticiens particuliers, compétents et exigeants, dans la mesure où elles sont de nature à promouvoir des progrès décisifs de la connaissance que nous pouvons retirer de l'*Encyclopédie* et à son propos. D'autre part une édition tournée vers ce monde académique doit être, à terme et tendanciellement, impeccable, méthodologiquement, historiquement et techniquement, sauf à manquer son objectif, c'est-à-dire à décevoir ou à troubler ses utilisateurs reconnus. Or il se trouve que l'édition Redon, bien que destinée à un autre public (précisément le « grand public cultivé »), est accessible à bas prix par rapport même aux *reprints* (de qualité nullement incontestable) que sont les éditions Frommann et Pergamon : bien des chercheurs, et des plus brillants, comme le colloque en fait foi, ont recours au cédérom de Redon. Il était donc souhaitable et profitable de soumettre cette entreprise, comme sa concurrente, aux feux croisés du colloque. Nous renvoyons aux avertissements déjà formulés à ce propos dans la présentation du dernier numéro de RDE, et bien sûr, pour tous éclaircissements, précisions et développements possibles, à l'ensemble des communications et discussions contenues dans ce numéro 31. Répétons ici l'essentiel de nos préoccupations. Il résulte de nos travaux que, par-delà les différences et les qualités respectives de ARTFL et de Redon, un nombre trop important encore de vices rédhibitoires, ou non corrigés, en partie communs et en partie spécifiques, pas toujours clairement définis, mesurés et reconnus par les promoteurs de ces nouveaux objets numérisés, sont de nature à fausser plus d'un résultat de la recherche (seule en cause donc) et à nuire aux chercheurs, surtout aux jeunes chercheurs. Ce constat est préoccupant.

Personne ne souhaite nuire à la recherche, évidemment, nos collègues et amis de Chicago comme de Marsanne moins que quiconque. Leurs réponses et leurs engagements, inégaux entre eux comme ils sont

inégalement adaptés, nous semble-t-il, à l'ampleur des déficiences reconnues, sont consignés dans les pages qui suivent. Nos lecteurs seront juges — mais non procureurs : il ne faut brûler ni Mouchon ni ses successeurs électroniques, ces laborieux et talentueux artisans de nouveaux objets issus de l'*Encyclopédie*, il faut au contraire aider les Encyclopédies électroniques, en leurs divers atours, à devenir à côté de l'*Encyclopédie*, monument de papier, livre hors du commun, qui garde toutes ses vertus (et ses vices propres), un outil indiscutable du progrès de la recherche.

Nous avons, cela va de soi, souhaité conserver dans ce numéro la totalité des interventions du colloque (toutes celles, qui ont été annoncées, à une exception près). Mais, pour des raisons que chacun comprendra (longueur, complexité...), nous avons dû renoncer à rendre compte des discussions passionnantes qui ont suivi les communications. Il nous a même fallu procéder à des modifications plus importantes : l'ordre exact des journées, qui est rappelé pour mémoire à la suite de cette présentation, n'a pu être parfaitement respecté. En effet, plusieurs communications d'intervenants de la table ronde initiale nous sont apparues considérablement modifiées, augmentées, remaniées, lorsque nous les avons reçues, après coup, sous forme écrite. Elles incluent nombre de remarques et de propositions que le colloque, chemin faisant, a suscitées. On peut considérer ces anticipations *a posteriori* comme un hommage aux vertus... de la réflexion en commun, et nous les agréons volontiers comme telles. Certaines des considérations et des propositions rédigées par Robert Morrissey, par exemple, ne pouvaient plus être placées qu'en fin de parcours. Elles y prennent toute leur force d'engagement, même si certains, impatientes censeurs, peuvent les juger encore trop timides. Si l'on considère au contraire le chemin parcouru de concert avec l'ensemble des participants du colloque, nous avons lieu de nous en réjouir sans mélange, en invitant ARTFL à aller plus loin encore. Quoi qu'il en soit, et pour revenir à la composition de ce numéro, les tables rondes qui ouvrent et concluent nos deux journées de travail s'en trouvent allégées et recadrées en conséquence. Si l'exactitude y perd, la vérité y gagne. Preuve est faite de la productivité et de l'excellente ambiance de travail collectif de ces journées. Chacun a ressenti la nécessité de ne pas interrompre, de toutes parts, l'effort de correction engagé. Pour nous, nous le poursuivrons sans réserves, dans l'intérêt de la recherche.

Merci, dès maintenant, à celles et à ceux qui ont œuvré à l'élaboration du colloque, puis à la constitution et à l'édition des Actes, avec une mention toute particulière à Anne-Marie Chouillet. C'est à elle que reviennent et l'idée et le titre. Elle en a accompagné la réalisation avec exigence et fermeté, comme il se devait, du premier au dernier jour. Merci, Anne-Marie, et bon anniversaire !

Pierre CHARTIER